

YVES MARIANI

Enseignement catholique: stop ou encore?

Yves MARIANI¹ est responsable de l'Observatoire national de Pédagogie de l'Enseignement catholique français, fondé il y a 5 ans par Paul MALARTRE, et qui poursuit trois missions: animer un mouvement de réflexion et de rénovation (les Assises de l'enseignement catholique, de 2001 à 2008), animer un réseau d'observatoires régionaux (il y en a 16 actuellement, chargés de repérer des expérimentations et de mutualiser des réussites) et enfin, produire des réflexions, des documents d'orientation et des outils destinés aux chefs d'établissement et aux équipes pédagogiques.



En quoi cela a-t-il encore un sens, de maintenir un enseignement confessionnel aujourd'hui?

Yves MARIANI: Pour nous, en France, l'enseignement catholique n'est pas un enseignement confessionnel. Cela tient à la manière particulière dont la France vit la laïcité. Nous sommes un enseignement associé à l'État par contrat, pas de façon très différente de ce que connaît la Belgique. Justement, ce qui est au cœur des Assises, c'est de proposer, en essayant de retrouver ce que Jacques VANDENSCHRICK appelle "*la petite musique de l'Évangile*", une inspiration pour l'éducation d'aujourd'hui, pour le monde d'aujourd'hui et pour les jeunes d'aujourd'hui. Dans cette optique-là, on ne peut concevoir l'enseignement catholique que comme étant ouvert à tous. Dans les évolutions de société que nous vivons, c'est à la fois un choix, un pari et une démarche.

Ce que les établissements vivent au quotidien nous prouve à quel point il peut être pertinent de faire de la modernité anthropologique du message chrétien un pari d'ouverture à tous les hommes d'aujourd'hui, en phase avec les très grands bouleversements que nous connaissons. Nous sommes convaincus que la conception de la personne, de la relation, du lien social que notre tradition a construite a besoin d'être revisitée - c'est d'ailleurs l'objet essentiel de notre travail -, et en même temps, dans ce que vivent nos collègues, qui sont d'horizons très différents et qui, majoritairement, ne sont pas là pour une raison confessionnelle, nous en voyons la pertinence d'interpellation et de resourcement.

Dans les réponses apportées, aussi?

YM: Bien sûr! C'est une autre des logiques des Assises et du travail des observatoires: nous nous méfions énormément des approches modélisantes. Ce "fond" dont nous venons de parler n'apporte pas des réponses univoques et adoptables par tous. Par contre, il donne les moyens à chacun de construire des réponses. Un des axes majeurs du travail des observatoires (où on trouve à la fois des enseignants, des personnels d'éducation, des parents, etc.), c'est de retrouver au plus près

le quotidien de la relation éducative et de le réinterroger pour le rendre plus profitable, plus positif.

Nous constatons une forme de stérilisation de la relation éducative par des dispositifs, des orientations pédagogiques généralement tout à fait intéressants, mais qui placent les acteurs dans des positions ambivalentes, à la fois de docilité et de non implication. C'est cela qui fait que, généralement, les réformes ministérielles quelles qu'elles soient n'ont que très peu d'effet, à terme, dans les changements de pratiques, alors que c'est ce qu'elles visent. Pour changer cela, il me paraît primordial de redonner à l'éducateur une vraie liberté d'action dans un rapport renouvelé au sens des choses. Dans ce réseau d'observatoires que nous animons, il y a beaucoup de partage. C'est rarement des dispositifs extraordinaires, rarement de très grandes nouvelles idées, mais ce sont des pratiques approfondies, renouvelées, ressourcées de gens qui osent devenir créatifs et sortir des schémas d'exécution.

À une vision "utilitariste" de l'école que peuvent avoir certains, notamment parmi les parents, qui veulent avant tout que leurs enfants apprennent un bon métier, vous opposez plutôt l'idée de "mettre un être humain debout"...

YM: Nous travaillons beaucoup avec les parents. Cette demande que vous appelez "utilitariste", il faut l'accepter, l'entendre. Ça ne serait pas très honnête d'opposer ces deux logiques, de balayer d'un revers de main l'une ou l'autre conception. Ce que vous appelez "utilitarisme", c'est d'abord de la projection et de l'angoisse. Jamais les jeunes n'ont eu à soutenir un regard aussi prégnant des adultes sur leur avenir! J'ai l'habitude de dire que je ne suis pas sûr qu'il y ait une crise de la jeunesse, mais qu'à l'évidence, il y a une profonde crise des éducateurs et des adultes, notamment dans leur rapport à l'avenir. Nous sommes frappés du poids totalement inconsideré que les parents font peser sur le développement des jeunes. On ne peut pas ne pas comprendre cette pression, notamment dans le système éducatif français, qui est encore plus rigide que le vôtre dans ce que j'en

connais, quand on regarde les statistiques. Si on observe ce qui se passe dans les Cours Préparatoires (NDLR: l'équivalent de la 1^{re} année primaire), on s'aperçoit que les enfants qui n'apprendront pas à lire en même temps que les autres ont 8 chances sur 10 d'être des exclus scolaires, à terme. Cela peut construire, effectivement, un certain rapport utilitariste à l'école et une pression quant à l'avenir. Il ne suffit pas d'avoir de belles formules sur la personne et l'anthropologie pour répondre à cela, il s'agit d'entrer dans d'autres logiques.

Cette crainte face à l'avenir vient certes d'un mouvement de société très profond, mais elle est aussi accentuée par une école marquée par une culture de l'évaluation totalement aberrante, pavlovienne, qui fait peser une pression permanente et sur les enfants, et sur les familles. On peut évaluer autrement qu'en mettant de la pression. C'est là que nous avons à faire une vraie révolution culturelle! On a l'impression que la scolarité est une sorte de course d'obstacles où il faut en permanence gagner du temps, sauter une classe, et on se demande après quoi on court. Nous devons proposer autre chose que cette course stupide qui empêche le développement d'un certain nombre de jeunes, car cette pression conduit à l'exclusion de fait de ceux qui ne sont pas dans des normes de développement très étroites. Il est temps de revenir à PIAGET! On ne respecte plus le développement des jeunes.

Aujourd'hui, ce développement est de plus en plus contrasté sur les plans psychoaffectif, cognitif, intellectuel, et l'école a de plus en plus de mal à gérer ces écarts et cette hétérogénéité. Du coup, elle renforce des échecs scandaleux, vu les dégâts qu'ils causent, et surtout évitables. Cette question des parents est une question-clé. C'est un symptôme formidable, et ça nous fait énormément réfléchir.

Les parents, et la société en général, au travers des médias notamment, mettent aussi beaucoup la pression sur les enseignants et s'autorisent très fréquemment à donner un avis sur la manière dont il faudrait enseigner...

YM: Je crois qu'on est ici dans un déficit de réflexion sur la place des parents dans la relation à l'école. Ces mêmes parents discuteraient difficilement du cœur du métier avec leur garagiste ou leur prestataire de services! Et les enseignants sont souvent blessés, à juste titre, par une forme d'interventionnisme, alimenté par les médias. Cela provoque beaucoup de malentendus et des réactions de défense bien compréhensibles. Mais là encore, je crois qu'il faut qu'on dépasse le cadre du symptôme. Si les parents sont si interventionnistes, c'est qu'ils sont insécurisés et que l'école ne les rassure pas suffisamment. Il n'est pas rare, par exemple, de voir des enfants de 4 ou 5 ans rentrer chez eux avec un bilan de 10 pages à peu près incompréhensible pour la plupart des parents. Certains parents se permettent de franchir la ligne et de mettre en cause l'expertise des enseignants, ce qu'il faut évidemment refuser, mais il est nécessaire que l'école apprenne à leur parler. Tout le monde n'a pas été garagiste, mais tout le monde a été à l'école. Si tout le monde n'a pas une expertise au sujet de l'école, tout le monde en a une expérience. Nous travaillons actuellement dans un diocèse avec des enseignants qui ont été blessés par des attitudes irrecevables des parents, et qui ont réussi à basculer dans une réflexion positive le jour où ils ont compris que ces parents sont des blessés de l'école et qu'il faut leur parler autrement, en prenant en compte leur angoisse.

Les modalités de la relation entre l'école et la famille ne cessent de se dégrader entre le premier âge et l'adolescence. Au fils de ces années, les enseignants sont de moins en moins disponibles. Là, les équipes enseignantes ont besoin d'accompagnement, de chefs d'établissement qui tiennent la route et les protègent.

La vraie question aujourd'hui, pour nous, ce n'est pas la minorité de parents qui franchissent la limite, mais c'est comment atteindre les autres, qui sont loin, qui ont du mal à entrer en relation avec l'école, qui mettent une pression inutile sur leurs enfants, etc. Je suis content que vous m'interrogiez là-dessus parce qu'ici, c'est un peu une obsession, cette question de la relation entre l'école et la famille. Il y a là un verrou

important. Prendre ça comme un réel objet de travail professionnel en tant qu'enseignant, qu'équipe d'enseignants, nous paraît extrêmement productif.

Malheureusement, les équipes enseignantes ont aujourd'hui à gérer également la pression des médias, qui mettent l'école en procès permanent. Il se construit une forme de dévalorisation et d'insécurité qui est intolérable. Que font nos institutions pour construire un autre discours? En ce qui nous concerne, depuis 5 ans, chaque année, nous arrêtons le fonctionnement de l'enseignement catholique pendant une journée, le 1^{er} vendredi de décembre, pour que les établissements puissent se parler, parler du fond. On voit bien que tout ce que les gens demandent, c'est d'avoir une forme de reconnaissance, de valorisation. Les enseignants subissent un état de dévalorisation sociale inacceptable de leur engagement - car c'est bien d'un engagement plus que d'un travail dont il est question ici. Et parallèlement, quand on est parent aujourd'hui, on est par définition déjà presque coupable de quelque chose. Il y a toujours quelque chose qu'on n'a pas bien fait, si on en croit les médias. Mais je ne suis pas pessimiste. Une institution prend tout son sens quand elle décide de dire: *"Non, ce n'est pas notre projet!"*.

Il y a quelques années déjà, vous invitiez l'école à réfléchir aux enjeux de la mixité scolaire pour éviter de continuer à reproduire des stéréotypes sexuels. Les choses ont-elles évolué en la matière?

YM: Nos questionnements sont toujours issus d'observations du terrain. En ce qui concerne la mixité sexuée, nous sommes principalement frappés par trois choses. Premièrement, on remarque une difficulté grandissante d'un certain nombre de garçons par rapport à la culture scolaire. L'essentiel des élèves en échec et/ou ayant des problèmes de comportement sont des garçons. Plusieurs indicateurs montrent que l'école (la société?) semble avoir de plus en plus de mal à les éduquer. Deuxième constat: lorsque nous observons les lieux de vie des jeunes en-dehors des cours proprement dits, nous avons le sentiment que,

dès le milieu de l'enfance, la planète "filles" et la planète "garçons" cohabitent plus qu'elles ne se rencontrent et ne se mélangent. Leur rapport au langage et à la confrontation, par exemple, est totalement différent.

Il y a là, nous semble-t-il, un enjeu majeur et un appel, non pas à revenir en arrière et à éduquer les garçons d'un côté et les filles de l'autre, mais bien à faire de la mixité un enjeu d'éducation. En France, nous constatons des paradoxes tout à fait étonnants. On pourrait se dire que si les garçons réussissent moins bien à l'école, c'est que les filles réussissent mieux, ce qui leur donne de meilleures chances de réussite sociale, ce qui devrait avoir pour effet de réduire les inégalités entre hommes et femmes dans la société d'aujourd'hui... Mais c'est totalement faux! Ça ne bouge absolument pas. Notre troisième constat à propos de la mixité, c'est qu'il y a là un réel enjeu de développement pour ces jeunes. Il existe une vraie demande de leur part, notamment à l'adolescence, pour que cette problématique soit un objet de réflexion et de parole. C'est ça qui nous a conduits à entreprendre et à poursuivre ce travail, un peu long et difficile parfois, sur ces questions de mixité.

Mais la question de la mixité est évidemment beaucoup plus large, et il y aurait beaucoup à dire aussi au sujet de la mixité sociale. L'enseignement catholique est actuellement traversé par des interrogations et des débats sur la manière de faire de nos établissements de réels lieux d'ouverture et de mélange. Cette mixité devient un enjeu éducatif majeur. Non, l'école n'est pas là pour réduire les différences, elle est là pour les faire vivre ensemble, sereinement et pacifiquement. L'une des choses qui manque sans doute le plus aux jeunes d'aujourd'hui, c'est la sécurité intellectuelle, psychique et affective pour oser des rencontres qui vont vers les différences. C'est un combat, car il y a des contradictions sociologiques inévitables. La démarche des parents inscrivant un enfant dans l'enseignement catholique n'est pas forcément celle d'aller vers la mixité. L'avenir de l'enseignement catholique est lié aux réponses que nous saurons construire ensemble autour de ces questions.

Vous avez dit un jour: "L'école est un lieu où on vient faire des bêtises pour apprendre à ne plus en faire". Et la discipline, alors?

YM: Pas la discipline, les limites! Les psys de tout poil d'aujourd'hui tirent la sonnette d'alarme en disant: on ne grandit qu'en apprenant les limites. Les jeunes qui n'ont pas eu à s'y confronter sont en danger, notamment d'équilibre personnel et affectif. Il y a un profond travail à faire avec les éducateurs, qu'ils soient enseignants ou parents, sur cette question, car aujourd'hui, les adultes ont du mal à faire vivre les limites. Il existe un trouble très profond autour de cette question de l'autorité. On est dans un temps complètement contradictoire où les adultes sont, à la fois, beaucoup trop laxistes et exagérément protecteurs.

Cette phrase, je l'avais prononcée dans un séminaire destiné aux chefs d'établissement. Ils arrivaient complètement épuisés en fin d'année, se plaignant du fait que les jeunes faisaient des bêtises, que les enseignants ne faisaient pas leur travail, que les parents étaient impossibles, etc. Mais c'est normal que les jeunes fassent des bêtises! Se confronter aux limites fait partie du développement humain. Ça n'a rien de dramatique. On apprend en faisant des expériences, en vérifiant jusqu'où on peut aller - et c'est là qu'il doit y avoir des sanctions et ce que vous avez appelé "de la discipline".

Et aujourd'hui, nous voyons des jeunes qui cassent comme du verre au

moment de l'adolescence, quand ils rencontrent un problème grave dans leur vie personnelle, qu'elle soit affective, sociale, scolaire ou autre, parce qu'ils n'ont jamais été confrontés aux limites. Il est fondamental de desserrer les champs d'exploration des jeunes. Ils vivent déjà un peu par procuration virtuelle avec leur télévision et Internet, et il est important qu'ils fassent des expériences. Pourquoi empêche-t-on les petits garçons de sauter dans les flaques d'eau? On dit que c'est parce qu'ils vont tomber malades... C'est faux, évidemment! Découvrir les choses, le froid, le sale, le propre, quand on est tout petit, ça se fait par expérience. Après, on peut parler de choses beaucoup plus sérieuses: apprendre les limites de sa force, la soumission à un désir qui n'est pas le sien, etc. Il y a une sorte de fantasme de la perfection chez les parents aujourd'hui. Cette phrase, d'une banalité absolue et terrifiante, l'illustre bien: "*Ce n'est pas mon fils qui a fait ça!*". Eh bien si, justement, c'est lui qui l'a fait, et vous avez certainement eu le même genre de comportement au même âge! Mais ce qui est primordial, c'est d'apprendre aux enfants et aux jeunes qu'il y a des bêtises qui font du mal et ça, c'est le rôle des adultes.

Vous avez évoqué les "magnifiques fragilités" présentes en chacun et qui nous relient les uns aux autres. Mais n'est-ce pas particulièrement difficile d'admettre ses fragilités, qu'on soit enseignant ou élève?

YM: La question ce n'est pas de reconnaître ses fragilités - c'est au-dessus des forces moyennes -, mais bien d'être rejoint dans ses fragilités. C'est *l'autre* qui vous rejoint dans vos fragilités. Ce n'est pas *vous* qui allez vous exposer. Je crois que justement, c'est là qu'une réflexion de fond sur l'acte éducatif est essentielle. Comment vivre et assumer ses fragilités si on est dans un regard normatif, un regard d'exclusion de *l'autre*? C'est totalement impossible! Et ça passe par des choses aussi concrètes que la culture de l'évaluation, par exemple. L'une des choses qui manque sans doute le plus aujourd'hui chez nous, c'est la capacité d'écoute, alors que, pour moi, cela fait vraiment partie du métier. Un adulte qui accueille un adolescent dans ses fragilités change de position. Il ne s'agit pas d'exposer ses fragilités, de les confesser sur la place publique, mais bien d'être rejoint et accepté. Ce n'est pas tout à fait la même chose... ■

INTERVIEW ET TEXTE
MARIE-NOËLLE LOVENFOSSE

1. Le 20 juin 2008, Y. MARIANI a fait un exposé: "*Un enseignement catholique pour quelle modernité?*" lors de l'accession à la retraite de Jacques VANDENSCHRICK, directeur du SeRDeP.

Un résumé de cet entretien a été publié dans entrées libres n° 31, pp. 8-9.